

Albert Bensoussan

La voix d'Aharon Appelfeld a rejoint le silence



L'écrivain israélien Aharon Appelfeld, qui vient de mourir ce 4 janvier 2018, était né en 1932 à Czernowitz en Bucovine, territoire partagé entre l'Ukraine et la Roumanie tragiquement ballotté par l'Histoire. Son œuvre est forte d'une quarantaine d'ouvrages, pour près de la moitié traduits en français. Ce rescapé de la Shoah a vu disparaître ses parents et grands-parents, s'est évadé d'un camp de concentration – où a péri son père, sa mère ayant été exécutée précédemment –, a erré quatre ans dans les forêts d'Ukraine, avant de trouver refuge en Palestine. Témoin privilégié de la destruction du shtetl et du génocide juif, il a parfois été considéré comme « l'écrivain de la Shoah », ce dont il refusait le caractère restrictif. Et puis, comment peut-on se dire écrivain de la Shoah, comment écrire et dire l'indicible ?

« La réalité de l'holocauste a dépassé tout ce que l'on peut imaginer. Si je rapportais fidèlement les faits, personne ne me croirait », confiait-il à Philip Roth (Philip Roth, *Opération Shylock*). En effet, il n'a jamais souhaité écrire un témoignage, parler de la Shoah, l'évoquer comme le ferait un document, ou un documentaire, et a toujours affirmé vouloir être l'écrivain de l'âme juive en pareille circonstance. On ne trouvera donc pas, dans cette œuvre foisonnante, de description de camps, de témoignages sur la survie ou la vie difficile des

déportés, mais seulement l'étude approfondie de l'esprit de l'homme – en l'occurrence, ici, presque toujours, d'un enfant, garçon ou fille, comme la malheureuse *Tsili*, se débattant dans la fuite jusqu'au salut final. C'est ce qu'il a appelé sa « légende intime » (*Histoire d'une vie*).

Il y a néanmoins, des efflorescences de cette période douloureuse : sa mère est morte, le père et le fils ont été arrêtés et sont contraints par leurs tortionnaires à ce qu'on a appelé « la marche forcée ». Force est pour le mémorialiste d'en parler, mais en ramenant l'immense catastrophe à la dimension d'un enfant qui a froid aux pieds et que le père réchauffe :

*« Nous pataugeons depuis des jours sur des routes boueuses, une longue colonne encadrée par des soldats roumains et ukrainiens qui nous frappent avec leurs matraques et nous tirent dessus... La nuit, lorsque la colonne se fige, papa me sort de la boue pour essuyer mes jambes avec son manteau. J'ai perdu mes chaussures depuis longtemps et j'enfouis un instant les pieds contre son ventre. La légère chaleur me fait si mal que je me dépêche de ressortir mes pieds... Tandis que le ciel est encore obscur, les soldats réveillent la colonne à coups de matraques et de tirs... La boue est profonde et je ne sens pas le fond. Je suis encore à moitié endormi, la peur est sourde. "J'ai mal !" crié-je ». (*Histoire d'une vie*)*

Aharon Appelfeld avait l'allemand comme langue maternelle, et a toujours distingué la langue de sa mère de la langue des bourreaux nazis : non, disait-il, si les mots semblent pareils, ce n'est pas la même langue. La langue de sa mère reste présente à son esprit, ainsi qu'il le dit si finement : « Si je parviens à écrire un jour – note-t-il dans *Le garçon qui voulait dormir* –, je mêlerai la musique intérieure de ma mère à mon écriture », d'où cette impression d'écriture matricielle. Le yiddish était la langue de ses grands-parents et Aharon ne l'a jamais oublié ni oblitéré. Il a baigné tout à la fois dans la langue yiddish et dans la profonde religiosité de ses grands-parents. Mais le problème majeur auquel il s'est heurté en débarquant en 1946 à Haïfa, c'est qu'il a dû changer de langue, apprenant avec difficulté l'hébreu, sans évacuer, néanmoins, ses

langues maternelles, l'allemand et le yiddish. D'ailleurs, à l'université il s'inscrivait à des cours de yiddish, et aujourd'hui, en Israël, la langue des terres d'Ashkenaz, principalement dans les communautés ultrareligieuses (*haredim*), est des plus vivaces : on croyait le yiddish langue morte ou agonisante, et voilà qu'actuellement elle connaît une belle renaissance. À ces langues, s'ajoutaient le ruthène, l'idiome des Ukrainiens, qu'il avait appris avec la domestique de ses parents et qui lui servira à donner le change dans sa fuite en se faisant passer, blond comme il l'était, pour un petit Ukrainien sans parents. Et il connaissait aussi le roumain qui était la langue officielle depuis que la Bucovine était passée sous juridiction roumaine.

Sans langue, tout n'est que chaos, confusion et peurs infondées. À cette époque, la plupart des enfants autour de moi bégayaient... Sans langue, le caractère nu est dévoilé... Sans langue maternelle, l'homme est infirme. (Histoire d'une vie)

D'où l'importance qu'Appelfeld accorde à la langue, au point qu'il n'est pas un seul roman où il n'en parle. Et, pour finir, l'hébreu, que l'enfant – il a alors quatorze ans – doit apprendre à son arrivée en Palestine, avec obligation d'oublier toutes ces autres langues. *Assour* en Israël les langues de là-bas, *verboten* l'allemand, *farbotn* le yiddish. Apprentissage douloureux, avant que cette langue inédite ne soit apprivoisée par celui qui avait l'amour de la Torah :

Dès mon arrivée, j'avais haï tous ceux qui m'imposaient de parler hébreu, et à présent, avec la mort de ma langue maternelle, mon hostilité à leur égard avait augmenté... Ce que j'avais possédé – les parents, la maison et ma langue maternelle – m'était perdu pour toujours, et cette langue qui promettait d'être une langue maternelle n'était rien d'autre qu'une mère adoptive. (Histoire d'une vie)

Toute son œuvre, largement autobiographique, est vouée à la mémoire des siens. Pour lui, celui qui ne s'enracine pas dans sa « tribu », n'est pas digne d'être un écrivain. Mais la mémoire n'est rien sans l'écriture, et le jeune Aharon

qui, au départ n'écrivait que des poèmes, ballotté et meurtri par la vie, orphelin en bas âge, a tenu, dès lors qu'une certaine stabilité lui était garantie, à mettre au propre cette précieuse mémoire :

Maintenant mon travail consiste à écrire... Parfois ma vie m'apparaît comme des morceaux épars et parfois, comme un enchaînement de faits. L'écriture fait surgir miraculeusement les gens et les lieux que je n'ai pas vus depuis des années. Parfois je suis chez mes parents et parfois plus loin encore, chez mes grands-parents dans les Carpates. Imperceptiblement j'entrelace les fils du passé lointain et proche. Et il arrive que des lieux où je n'ai jamais été soient plus lumineux pour moi que le lieu où je vis aujourd'hui. (Et la fureur ne s'est pas encore tue)

Le judaïsme est fort présent dans cette œuvre, moins sous la forme d'une assiduité synagogale, qu'à travers des rites et des lectures qui le rattachent à sa famille disparue. Une intense spiritualité se dégage d'une œuvre nourrie de la Bible, également influencée par Gershom Scholem, exégète de la Kabbale, et par la philosophie de Martin Buber ou le hassidisme. La bonté d'un vieil homme et d'un sage, qui a connu le pire et l'a surmonté, imprègne ses écrits. Plus qu'aucun autre, il incarne aujourd'hui l'intellectuel israélien et juif, à l'écart des mouvements, des partis et des polémiques. Mémoire, piété, humanisme et émotion sont les maîtres mots de son œuvre.

Son écriture, fortement inspirée par celle de la Bible – sa lecture quotidienne, a-t-il prétendu, fut son meilleur apprentissage de l'hébreu – est faite de retenue, d'économie des moyens, de non-dits et de silences : en quelques mots Appelfeld dit plus qu'en plusieurs paragraphes. À cet égard, on l'a comparé à Kafka. Un exemple : la découverte des fraises par le petit Aharon – qui s'appelait alors Erwin –, ces fruits merveilleux appelés en allemand *erdbeeren*, et qui sont précisément des fraises des bois, ce mot qu'il fait fondre dans sa bouche ; au tout début de sa mémoire, une Ruthène passe dans la rue la tête couronnée d'un panier de fraises, la mère prononce ce mot magique,

erdbeeren, le père descend acheter tout le panier et le fils s'extasie sur cette saveur si délicieuse : « les fruits sont petits, rouges, et exhalent le parfum de la forêt... Je suis si heureux, je m'étouffe de bonheur » (*Histoire d'une vie*). Et soudain cette récurrence : des fraises des bois, qui sentent la forêt, mais voilà, tout s'est écroulé, la mère est morte, le père oublié dans le camp de concentration d'où l'enfant, qui a dix ans, s'est évadé, lui qui erre à travers bois : « Dans la forêt personne ne meurt de faim... Voici un plant de fraises des bois » (*Histoire d'une vie*). On peut dire que ces fraises, ces *erdbeeren*, qu'on retrouve encore dans maints autres textes d'Appelfeld sont sa madeleine de Proust, le levier de sa mémoire, ce qui fait remonter tous ces souvenirs si douloureux et qui, pourtant, car c'est toujours un enfant qui parle, laissent un si bon goût dans la bouche.

Chaque livre d'Aharon Appelfeld renvoie à sa mémoire d'enfant né en Bucovine, dans l'illustre cité de Czernowitz (qui fut aussi la patrie de Paul Celan, qu'il connut enfant) et ses milliers de Juifs, décimés par la hargne nazie. Nous savons tout, dans le flot romanesque – *Histoire d'une vie*, *La chambre de Mariana*, *Tsili* et *L'amour soudain* –, de la fuite salvatrice de l'adolescent, échappant aux rafles, recueilli par une fille de joie, reclus dans une cave ou au fond d'une chambre, puis, après un détour dans l'Armée rouge, et la traversée du Sud de l'Europe et l'Italie, s'embarquant à Naples pour Haïfa et devenir, à l'Indépendance en 1948, un Israélien parlant et écrivant l'hébreu. Nous savons tout de son âme sensible, de sa soif d'amour, du poids des larmes et de l'immense modestie de celui qui a toujours considéré sa survie comme un miracle. En lisant *Le garçon qui voulait dormir*, nous découvrons un récit qui rétablit la chronologie des récits qui furent écrits avant, car il nous parle de l'écrivain advenu : à la dernière page du roman, celui qui a enfin apprivoisé la langue hébraïque, *l'ivrit*, en trahissant malgré lui la langue de sa mère, mais

non son souvenir, va pouvoir enfin entreprendre son œuvre, et c'est la foule de romans ou de récits, et une centaine de nouvelles, guère connues en traduction jusqu'ici. Michèle Tauber, dans *Aharon Appelfeld, Cent ans de solitude juive* (Le bord de l'eau, 2015), définit ainsi le style de son auteur :

Appelfeld modèle l'hébreu à son gré et y façonne des langages littéraires nouveaux : il se fait sculpteur de la langue dans ses pleins mais surtout dans ses manques. Fasciné par la sobriété et la retenue de la langue biblique, il développe un langage dépouillé à l'extrême mais doué d'une musique intérieure et d'une palette picturale aux sonorités et aux nuances inédites.

Mais Appelfeld lui-même a pris grand soin de se définir et d'évoquer son style particulier, son esthétique. Et c'est, dans *L'amour soudain*, la réflexion d'un vieil homme qui va mourir et jette un regard en arrière sur son parcours, sur son œuvre, et en définit l'esthétique :

À présent il n'emploie que des mots à l'intérieur desquels on peut voir, des mots qui n'ont pas un double sens, que l'on peut poser comme une tranche de pain ou un pot de lait... Il se voit assis en train d'écrire... : le choix des mots... l'économie des descriptions et des enjolivures, l'ascèse des explications et interprétations, l'absence d'allusions sur l'apparence ; simplicité, droiture... un silence entre les phrases, entre les mots.

D'où l'intérêt tout particulier du récit *Le Garçon qui voulait dormir*, l'histoire d'un enfant qui ne peut s'empêcher de dormir, avec ce poids d'émotion qui saisit le lecteur au fil des pages où l'écriture littéralement se déroule sous ses yeux. Mais pourquoi ce titre quelque peu énigmatique ? Lorsqu'on a un cauchemar dans son sommeil, que fait-on ? Eh bien on se réveille. Mais lorsque la vie est un cauchemar, que peut-on faire ? Dormir, fuir dans le sommeil :

Je fermais les yeux, porté par les vagues de l'obscurité. Je tanguais tantôt sur des rails, tantôt dans des camions, parfois sur une carriole surchargée de réfugiés.

C'est ce que fait l'enfant dès lors que sa maison s'est écroulée et ses parents ont disparu en déportation, qu'il se retrouve seul et à la merci de tous les dangers, fuyant et se cachant, et puis, le plus possible, où qu'il se trouve, dormant. Et cela va durer encore en terre juive et protégée : « Depuis la fin de la guerre, j'étais plongé dans un sommeil continu », écrit-il. Voilà : il apprend l'hébreu, il se fond dans son groupe, il s'assimile, mais en même temps il jette un regard en arrière, vers les siens disparus et ce monde qui n'est plus, et, tout en apprenant l'hébreu, il rêve encore en yiddish. Alors, le sommeil est façon pour lui de retrouver encore un peu sa famille, son pays natal, et de dire adieu à son enfance, si heureuse, au milieu d'une mère attentive et aimante, et d'un père qui voulait être écrivain. Le jeune homme entend les prolonger, c'est pourquoi il les consulte encore, les visite dans ses rêves, certes, et finira ainsi à reconstituer son être et réaliser le destin de son père en devenant l'écrivain que ce dernier ne put être.

Le rêve est une constante de l'écriture ou de la représentation en Israël. Certes, depuis Joseph dans sa prison égyptienne, et avant lui, son père Jacob rêvant de l'échelle unissant le ciel et la terre. Ainsi le film *Kikar ha'halomot / La place des rêves*, ou également le feuilleton télévisé *Shtisel* où les personnages ne cessent de rêver, de revoir leurs morts, de parler avec eux, voire de les consulter, et d'éclairer ainsi la difficile trajectoire de leur vie. De même Appelfeld dans ses récits, notamment chez cet enfant qui ne cesse de converser avec sa mère, depuis si longtemps disparue. Ce récit de l'enfant endormi voit l'avènement d'une langue et d'un être : l'hébreu, dont Appelfeld suggère l'apprentissage difficile :

J'étais assis à mon bureau et j'assemblais des mots aussi durs que du métal, mais j'arrivais à les mouvoir après les avoir pesés un par un. Je peinais, les muscles tendus, sans renoncer à former des phrases.

Sa méthode tient à la copie : inlassablement, il récrit la Torah, les Psaumes, les récits bibliques, la « ligature d'Isaac ... sombre labyrinthe qui ouvre sur de sombres labyrinthes », sachant que ce n'est qu'en mettant ses pas dans ceux de la langue archaïque, la « sainte langue », *lengua sagrada* disait Cervantès, qu'il trouvera sa voie. Sa voix. Le voilà rédigeant sa première phrase hébraïque : « Les changements viendront, imperceptiblement ». Il est comme l'archéologue fouillant les sables, sauf que c'est l'écriture sainte qu'il scrute : « Je ne recopiais pas un texte mais mettais au jour des vestiges, je grattais la terre et soudain, comme dans un mirage, une fiole ornée de lettres hébraïques surgissait devant moi ». Dès lors, le cocon se perce, la chrysalide se fraie chemin, les ailes se déploient, et le néophyte constate en levant sa plume : « L'hébreu s'est détaché des livres pour entrer dans la vie ». Le jour se lève...

Le coup de génie du romancier est d'avoir fait de son Erwin, qui va devenir Aharon en foulant le sol de la Palestine mandataire, un « héros » de la guerre de libération. En fait, un héros entre guillemets, car à peine est-il lâché sur le champ de bataille qu'il est fauché et se retrouve pendant de longues années entravé de jambes et apprenant à guérir de ses blessures au prix de multiples opérations, réapprenant à marcher, jusqu'à rejeter ses béquilles et évoluer en homme libéré. Magnifique métaphore, et qui dit si bien à quoi ressemblait ce jeune homme qui, rescapé des camps et de la mort, devait l'affronter à nouveau sur cette terre qui lui était échue : certains ne le supporteront pas, comme cet ami Marc, refusant d'abdiquer son identité et rejetant aussi ce combat pour éluder la mort que les autres lui donneront, ce pourquoi il met fin à ses jours, et le narrateur inscrit sur la plage de sa conscience la seule phrase qu'un rescapé pouvait formuler : « La mort est un des visages de la vie ». Anticipant la pensée profonde d'un François Cheng dans *Cinq méditations sur la mort. Autrement dit sur la vie* (Albin Michel, 2013). N'est-ce pas, en effet,

l’emblème de ce pays menacé en permanence où la mort s’inscrit, plus qu’ailleurs, sur la face de la vie ? Mais aussi le pays où la vie efface sur son sable le visage de la mort... Car il n’est d’autre alternative au peuple juif : « Un peuple sans terre est un peuple souffrant », écrit Appelfeld au comble de la lucidité. Et cette terre-là efface toute souffrance, toute forfaiture de l’Histoire, en mettant un terme à l’incertitude séculaire. Fasse qu’un jour ses voisins, toujours menaçants, sachent l’admettre, et accepter le prix de la paix qui n’est jamais qu’une embrassade et quelques larmes.

Et enfin, cette phrase qui justifie et le sommeil de l’enfant et la logique de ce livre de grande lucidité sur le destin juif : « Ton sommeil témoignait que tu étais en contact avec des gouffres où tu puisais ta vitalité ». Oui, sans sommeil, sans ces rêves où il voit défiler sa vie et les tourments du temps de la Shoah, Erwin devenu Aharon n’aurait pu accéder à l’écriture.

En définitive, ce roman, qui rejoint tous les autres – car Appelfeld n’a jamais écrit qu’un seul livre sous diverses faces et divers titres – est une injonction morale, une justification de l’Histoire, un plaidoyer pour son « foyer juif » et une leçon d’écriture. Se déroulant, comme toujours avec fluidité, simplicité ou dépouillement, économie de moyens à l’image de l’écriture biblique qui va toujours à l’essentiel, mais aussi subtilité, car, comme dans la Torah, les mots ont bien plus de sens et de portée qu’on ne le croit au premier abord, bref bonheur d’écriture. Chaque récit d’Appelfeld étant assez court, dans son écriture châtiée et économe, on ne peut jamais entreprendre sa lecture sans aller jusqu’au bout. Cet Aharon, on le suivra partout dans ses périples et son nomadisme sans jamais lui lâcher la main. Aussi bien dans sa fuite à travers champs, qu’on trouve dans presque tous ses récits, que dans la vie rêvée et heureuse de son enfance, qu’on trouve notamment dans *Badenheim* ou dans *Le temps des prodiges* ; et aussi sa participation au combat lorsque l’adolescent

se trouve embrigadé dans l'Armée rouge en Ukraine, notamment dans *Les Partisans*. On retiendra aussi, notamment dans *La chambre de Mariana* l'étrange sauvetage du jeune Juif recueilli par une prostituée qui le cache derrière sa chambre (comment ne pas penser ici à l'armoire secrète d'Anna Franck ou au beau récit *La cache* de Christophe Boltanski – Stock 2015 ?), le protège, l'aide à fuir et lui apporte toute la tendresse dont est demandeur l'orphelin. Avec une sorte d'optimisme forcené qui lui permet de survivre, en usant de son intelligence et de ses ruses d'enfant : « La mort n'est pas une fin », lance-t-il dans *Katerina*, cet admirable récit de la chrétienne enjuivée qui veut faire circoncrire son fils, phrase qui est à la mesure de sa spiritualité. Tout comme Mariana, la prostituée ukrainienne et chrétienne, est capable, au spectacle de la nature où elle émerge avec son jeune reclus juif, une fois l'alerte passée, de s'écrier – et l'on croirait entendre quelque prophète d'Israël – : « Tout ce que nous voyons et entendons est Dieu... car Dieu réside partout, jusque dans le plus petit brin d'herbe ». Et on le suit dans la jubilation, dans la jouissance d'une écriture qui, sauvant son auteur du désespoir, lui a enfin apporté, alors même qu'il faisait défiler dans sa tête tous les cauchemars de son enfance, le bonheur, et ce sera sur les lèvres d'Aharon Appelfeld, dans *Le garçon qui voulait dormir*, le mot de la fin : « Tout homme doté par Dieu d'une capacité de création n'est pas un homme malheureux ». Phrase qui rejoint cette autre déclaration, dans *L'Héritage nu* : « Seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme ». Souscrivant donc à cette formule, qui renferme toute la nécessité de la littérature : Écrire pour se sauver.

Albert Bensoussan

Toute l'œuvre romanesque d'Appelfeld a été publiée aux éditions de l'Olivier, Valérie Zenatti étant, sauf au tout début, sa traductrice (en parfaite complicité).